

CLARTE

DIRECTEUR HENRI BARBUSSE

SOMMAIRE

Les Intérêts et la Sottise	par P. VAILLANT-COUTURIER
Comment je conçois la vie (Notes autobiographiques)	par Jack LONDON
(traduit de l'anglais par Louis Postif, dessins de Georg Grosz)	
La Traite des muses	par CHIL
Le cinéma et l'enseignement	par Léon MOUSSINAC
Trois poèmes	par Alfons PETZOLD
(traduit de l'allemand par Alzir Hella)	
Chant de Midi	par Léon BAZALGETTE
Monsieur Aulard et la violence	par A. VALBERT
La morale laïque	par C. FREINET



PARAITRE D'ABORD

Avec ce numéro, se rouvre pour *Clarté* une série de mauvais jours. Seize pages seulement, sans notre couverture, c'est comme une mutilation de notre revue. Et pourtant avec nos ressources actuelles, c'est la seule façon de continuer à paraître.

Des revues fièrement indépendantes comme la nôtre, qui vivent au jour le jour de leurs abonnés et de leurs lecteurs, sans capitaux, sans subventions, ressentent profondément la moindre crise, et pour peu que les difficultés se prolongent trop longtemps, la vie même de l'organisme est vite menacée. C'est le cas de *Clarté*. En effet, pendant les mois de février, mars et avril, où nous avons peu d'abonnements à faire renouveler, nos ressources baissent dans une proportion de 1/3. Notre déficit mensuel s'est monté, pendant ce trimestre, à plusieurs milliers de francs. Notre souscription ne nous a pas donné le quart de ce qu'il aurait fallu pour boucler notre budget. Enfin, la hausse des matières premières et du papier a fait monter de 10 à 20 0/0 le prix de revient de chacun de nos numéros (3.700 francs actuellement).

Néanmoins, pour conserver notre revue intacte, nous avons fait le sacrifice de supprimer tout ce qui pouvait, à côté d'elle, être une source de dépenses : groupes, librairie etc., et entraîner des frais généraux supplémentaires inutiles. Cela n'a pas encore suffi et il nous a fallu pour pouvoir faire face à nos engagements et paraître malgré tout, prendre la dure résolution, à notre 35^e numéro, de tailler dans la chair vive de cette revue, de la

réduire. L'essentiel, n'est-ce pas, était que *Clarté* ne disparût pas ; qu'une œuvre comme celle que nous maintenons debout, sans un sou vaillant, depuis quatre ans et demi, ne s'écroulât pas. La seule revue française de pensée révolutionnaire a un trop grand rôle à jouer dans ce pays pour qu'elle abdique devant l'immense production intellectuelle de la bourgeoisie. Elle saura, si dur et si ingrat, soit-il, accomplir son devoir vis-à-vis du prolétariat. Elle ne se taira pas. Dépouillée de tout luxe dans sa présentation, réduite, plus encore s'il le faut, sa pensée restera toujours aussi vigoureuse, vivante et combative. Comme par le passé, elle continuera régulièrement à apporter à l'élite révolutionnaire du pays les éléments qui lui sont indispensables pour étayer sa jeune et neuve culture. *Clarté* ne disparaîtra pas.

Mais il faut, d'autre part, que tous ses abonnés, tous ses lecteurs, tous ses amis l'aident matériellement, moralement. Il faut que leur effort, pour faire connaître et aimer *Clarté* autour d'eux, ne se ralentisse pas. Que la vie immédiate et aussi l'avenir de notre revue les préoccupe au même titre que nous-même ; qu'ils vivent davantage son existence quotidienne ; qu'ils en aient le souci constant.

Si chacun d'eux se met dès aujourd'hui à la besogne, *Clarté* aura vite fait de retrouver ses 24 pages, plus même, et sa présentation attrayante. Mais il faut songer à son existence immédiate et accomplir l'effort nécessaire pour remettre debout au plus tôt l'œuvre menacée de mort.

LE COMITÉ DIRECTEUR.

ENVOYEZ DÈS AUJOURD'HUI VOTRE SOUSCRIPTION

Les Intérêts et la Sottise

LA presse française entonne un chant de victoire sur les résultats de l'occupation de la Ruhr.

Après quatre mois d'occupation, une dépense d'un milliard et demi, des morts et des blessés, les services économiques commencent à pouvoir enlever une partie des stocks de houille et de coke...

Des ordres avaient été expédiés pour que, coûte que coûte, on puisse parvenir à accorder cette satisfaction à une opinion publique qui s'impatientait. Un moment avant de conclure l'accord sur lequel le gouvernement a l'air de cracher, mais qu'il désire ardemment, il ne voulait pas apparaître comme n'ayant donné dans la Ruhr qu'un coup d'épée dans l'eau quant aux réparations qu'il prétendait y chercher...

Le Comité des Forges dont les intérêts comportaient certains sacrifices momentanés dans l'Est, se fait pressant,

ses hommes d'affaires estimant avec justesse que les bénéfices retirés d'un accord qui détournerait partiellement la production allemande à leur profit, vaudrait mieux pour l'avenir qu'une exploitation directe périlleuse et fort aléatoire...

On arrive à la veille de l'accord avec un semblant de résultat. Deux ou trois cent mille tonnes de houille et de coke au lieu des quatre millions qui avaient été obtenues l'année dernière dans la même période. Pour les industriels allemands, c'est un succès relatif. L'échec, le « désastre » peut donc apparaître honorable de part et d'autre. La classe ouvrière paiera. Le discours de Lord Curzon a des chances, dans ces conditions, de n'avoir pas été prononcé en vain.

Constatons pourtant que la campagne menée par les journaux de gauche contre le Comité des Forges aura eu ce résultat de retarder l'accord. Ce n'est, certes, pas ce

que cette partie de l'opinion amie de la paix et de la paix bourgeoise, dans la plupart des cas, désirait.

Mais se sentant directement visé, le Comité des Forges a dû recourir dans son action à une prudence extrême. En face de la rupture de l'union sacrée, il n'a pas pu commander aussi ouvertement cette fois-ci que dans tant d'autres circonstances l'arrêt des hostilités ou la guerre ouverte, il n'a pas pu négocier aussi aisément avec les magnats allemands que s'il avait été laissé dans l'ombre ; certains dissentiments ont pu se faire jour dans son sein... L'action ouvrière et, notamment, l'action communiste auront eu cette conséquence de détraquer momentanément en en dénonçant les méfaits, le jeu tranquille des forces capitalistes de dictature. C'est en quoi une poignée de « Français égarés » auront servi la cause de la jeune civilisation révolutionnaire.



LE patriotisme officiel bat son plein. Toute la meute bourgeoise aboie aux chausses de ceux qui, comme nous, ont réclamé la libération de la classe 21.

Pour la patrie capitaliste, on ne fait jamais trop de sacrifices. Les soldats de la guerre « en ont bavé » pendant des cinq et sept ans ; au tour de la classe 21 maintenant !...

Soit, mais il est, avec le ciel du Bloc national, des accommodements. Au-dessus de la patrie, il y a l'intérêt électoral... et l'intérêt capitaliste...

Témoin, cette vieille lettre d'un des plus fougueux patriotes de la Chambre adressée à un major d'artillerie :

« Monsieur le Major,

« Je m'intéresse vivement au fils de l'un de mes fermiers, A.F. 6^e batterie, qui, paraît-il, vient d'être sérieusement malade au régiment. Est-il indiscret de vous demander où il en est, car ses parents sont très inquiets.

« On a fait demander s'il pourrait, sans inconvénients, prendre un congé de convalescence chez lui. Je le crois. Sa famille est à l'aise et il sera très bien soigné.

« Je m'autorise de mon titre d'ancien officier pour vous demander de vouloir bien me renseigner au sujet de ce jeune homme... »

Et c'est signé : « G. Le Provost de Launay ».
Et l'on comprend ce que parler veut dire...

NOUS avons souvent signalé, ici, combien était significative de cette fin de régime, l'importation croissante, en France, de la main-d'œuvre de couleur. Après les hommes, les femmes.

L'exploitation coloniale ne perd jamais ses droits. Le 16 avril paraissait dans l'Echo de Paris un long article dans lequel on annonçait l'arrivée d'un fort contingent de jeunes négresses, venant des Antilles, pour servir comme domestiques dans les maisons bourgeoises. Elles sont choisies avec le plus grand « soin », disait l'article-réclame. « Nous les avons demandées de préférence aux missions catholiques qui jouent un rôle éducatif de première importance ». « C'est un moyen de lutter contre la crise de la natalité... »

Cette phrase quelque peu sybilline, inquiétante même,

s'explique par ce fait que grâce aux servantes-négresses, les mamans françaises pourront avoir beaucoup de futurs petits soldats, selon l'auteur.

Mais, ajoute le correspondant de l'Echo de Paris, il faut beaucoup d'argent pour importer les jeunes négresses... A qui va-t-on demander cet argent ? Aux patrons, qui ont besoin de bonnes ? Au collégien, qui se réjouit ? Au quinquagénaire, qui s'allume ? A la société, qui organise l'affaire, à cette bonne société, si généreuse, si philanthropique, si chrétienne et si française ? Point.

Lisez plutôt :
« Pour ramener les jeunes femmes des colonies, en effet, le voyage est très onéreux. Comment pourrait-on les y recruter, sans argent ? Voilà pourquoi l'œuvre a dû demander provisoirement à ces jeunes femmes de prélever mensuellement sur leurs salaires, les sommes du voyage, seul moyen de pouvoir assurer le recrutement et de satisfaire le plus largement aux demandes qui sont faites. »

Et voilà ! Et ça s'appelle une « bonne œuvre ». L'œuvre des serviteurs coloniaux !

DEUX jours après, le Conseil de la Société des Nations, siégeant solennellement, stigmatisait la traite des femmes et des enfants — sans, bien entendu, parler de celle entreprise par l'« Œuvre des serviteurs coloniaux »...

La discussion battait son plein. Il y avait des gens qui, en majorité, réclamaient la suppression des maisons de tolérance et de la prostitution d'Etat. Quels imprudents !

M. Gout, représentant de la France, jeta la souveraineté de l'Etat français dans la balance !

« La France est un peuple libre, dit-il en substance, et il ferait beau voir qu'une Société des Nations quelconque lui supprimât les bordels qui font sa gloire mondiale. »

Le représentant des geishas, délégué du Japon, et celui de l'Espagne, mandataire des maisons de danses et autres lieux entr'ouverts, appuyèrent chaleureusement cette façon de voir.

Finalement, comme il fallait tout de même faire quelque chose, on décida de nommer une commission d'experts « spécialistes de ces questions ». On refusait ainsi de s'attaquer à la réglementation de la prostitution. Au ridicule, la Société des Nations vient d'ajouter la honte.

Mais que de belles missions en perspective pour les membres du Sénat, habitués de la rue des Martyrs et « spécialistes de ces questions ».

AVEZ-VOUS remarqué, à propos de la belle indignation qui a saisi toute la bourgeoisie mondiale devant la condamnation à mort d'un évêque en Russie, que, dans le même temps, le gouvernement français faisait remettre le grand cordon de la Légion d'honneur à M. Mussolini, assassin de milliers d'ouvriers italiens ?
P. V. C.



ABONNEMENTS

France...	1 an.	25 fr.	6 mois.	13 fr.	3 mois.	7 fr.
Etranger.	1 an.	36 fr.	6 mois.	20 fr.	3 mois.	11 fr.

16, Rue Jacques-Callot, Paris (6^e) — Téléphone : Gobelins 11-40. — Chèque Postal : Paris 330-80.

COMMENT JE CONÇOIS LA VIE

Je suis né dans la classe ouvrière. De bonne heure, j'ai découvert l'enthousiasme, l'ambition et l'idéal; et les satisfaire devint le problème de ma vie d'enfant. Mon ambiance était sordide, grossière et fruste. Je ne regardais pas devant moi, mais plutôt au-dessous de moi. Ma place dans la société se trouvait tout au fond; la vie n'y offrait que bassesses et misère; car là, au même degré, l'esprit et la chair étaient sevrés d'aliments et abreuvés de tortures.

Au-dessus de moi s'élevait l'édifice colossal de la société. Ne voyant pas d'autre issue, je pris la résolution d'y grimper. Là-haut les hommes portaient des chemises bien blanchies et des habits noirs, les femmes de belles robes. Il y avait de bonnes choses à manger et en abondance. Voilà pour les besoins de la chair. Puis venaient ceux de l'esprit. Tout au-dessus de moi, je le savais, régnait un esprit d'altruisme, une pensée pure et noble, une vie hautement intellectuelle. J'en étais sûr, parce que je l'avais lu dans les romans de la Bibliothèque des Bains de Mer, dans lesquels, à l'exception des traîtres et des aventurières, tous les hommes et toutes les femmes avaient de belles pensées, parlaient un beau langage et accomplissaient des actes glorieux. Avec autant de foi que je croyais au lever du soleil, j'étais certain qu'au-dessus de moi se trouvait tout ce qu'il y a de beau, de noble et de généreux dans le monde, tout ce qui donne à la vie de la décence et de l'honneur, tout ce qui la rend digne d'être vécue, tout ce qui récompense les gens de leur travail et de leur misère.

Mais ce n'est pas chose particulièrement aisée que de surgir des masses laborieuses — surtout quand on est entravé par des illusions et un idéal. Je vivais dans un ranch de Californie, et j'étais assez mal placé pour découvrir une échelle praticable. Tout d'abord je m'informai de ce que peut rapporter l'argent placé, et je creusai mon cerveau d'enfant pour arriver à comprendre les vertus et les qualités de cette invention remarquable qu'est l'intérêt composé. Puis je cherchai à savoir exactement à combien s'élevaient les taux ordinaires des salaires pour les ouvriers de divers âges,

ainsi que le coût de la vie. Avec toutes ces données, je me mis à conclure que si je me mettais à travailler et à économiser dès maintenant jusqu'à l'âge de cinquante ans, je pourrais alors m'arrêter et prendre ma bonne part des délices et douceurs qui me seraient accessibles une fois arrivé à l'échelon supérieur. Naturellement, je repoussai catégoriquement l'idée du mariage — et j'oubliai tout à fait d'arrêter mon attention sur cet écueil terrible du monde ouvrier: la maladie.

Mais la vie généreuse qui coulait en moi ne pouvait guère se contenter d'une existence mesquine où il n'y a que bribes et miettes à ramasser sous la table. Aussi dès l'âge de dix ans, je devins crieur de journaux dans les rues d'une ville, et je me trouvai devant une perspective nouvelle. Tout autour de moi régnaient la même bassesse et la même misère, et au-dessus, le même paradis attendait d'être conquis; mais je venais de découvrir une échelle toute différente, celle des affaires. Pourquoi économiser ce que je gagnais et le placer en obligations du Gouvernement, alors qu'en achetant deux journaux pour cinq sous, en un tour de main je pouvais les revendre dix sous et doubler ainsi mon capital? L'échelle des affaires était celle qui me convenait, et j'eus la vision de finir dans la peau d'un heureux prince des négociants, à crâne chauve.

Hélas! mes pauvres visions! Lorsque j'eus seize ans, j'avais déjà mérité le titre de « prince », mais ce titre me fut conféré par une bande de voleurs et de coupe-jarrets qui m'appellèrent « Le Prince des Pilleurs de Parcs à Huitres ». Et à cette époque, je gravis effectivement le premier échelon de l'échelle des affaires. J'étais un capitaliste. Je possédais un bateau et un attirail complet de pilleur d'huitres. J'avais commencé à exploiter mes semblables. J'avais un équipage qui se composait d'un seul homme. Comme capitaine et propriétaire, je mettais la main sur les deux tiers du butin et abandonnais un tiers à mon équipage, bien qu'il trimât aussi durement que moi et risquât autant sa vie et sa liberté.

Une nuit, je fis une descente parmi les pêcheurs chinois. Leurs cordages et leurs filets valaient des dollars et des cents. C'était du vol pur et simple, je vous l'accorde, mais c'est là précisément l'esprit du capitalisme. Le capitaliste se saisit des possessions de ses frères au moyen d'une roustourne, ou d'un abus de confiance, ou par l'achat des sénateurs et de juges des cours suprêmes. J'étais nature, simplement. Voilà la seule différence. Je me servais d'un fusil.

Mais mon équipage, ce soir-là, était un de ces êtres incapables contre qui fulminent habituellement les capitalistes, parce que, en vérité, de tels incapables augmentent les dépenses et diminuent les dividendes. Mon homme fit les deux. Par suite de sa négligence, il mit le feu au grand mât, qui fut entièrement détruit. Il n'y eut pas de dividende, cette nuit-là, et les pêcheurs chinois se trouvèrent plus riches grâce aux cordages et aux filets que nous ne primes point. J'étais ruiné, je n'avais pas de quoi payer même soixante-cinq dollars pour un nouveau mât de hune. Je laissai donc mon bateau à l'ancre et je m'embarquai sur un corsaire de baie pour un raid dans la Sacramento River. Pendant mon absence, une autre bande de pirates pillèrent mon bateau. Ils prirent tout, même les ancres; et plus tard, lorsque j'eus renfloué la coque en dérive, sa vente ne me rapporta que vingt dollars. J'avais dégringolé du seul échelon que j'eusse gravi, et jamais plus je n'essayai l'échelle des affaires.

Désormais, je fus exploité sans merci par d'autres capitalistes. Je possédais le muscle et ils en tiraient argent alors que j'arrivais à peine à gagner de quoi vivre. Je fus un matelot de pont, un caboteur, un nomade; je travaillai dans des fabriques de conserves, des usines et des blanchisseries; je tondais les gazons, battais les tapis et nettoyais les devantures. Et jamais je n'obtins le produit intégral de mon labeur. Je regardais la fille du propriétaire de la fabrique de conserves, dans sa voiture, et je savais que c'était mon muscle, en partie, qui contribuait à faire filer cette voiture sur ses roues caoutchoutées! Je regardais le fils du propriétaire de l'usine aller au collège et je savais que mon muscle contribuait, en partie, à payer les plaisirs dont il jouissait.

Mais je n'en avais aucun ressentiment. C'était dans l'ordre des choses. Ils étaient les forts. Très bien, moi aussi je serais fort. Je me frayerais un chemin pour prendre place parmi eux et convertir en espèces sonnantes les muscles d'autres hommes. Le travail ne m'épouvantait pas. J'aimais le dur labeur. Je m'y lançais la tête la première et travaillerais plus fort que jamais et peut-être deviendrais-je, moi aussi, un pilier de la société.

Précisément à cette époque, tout à fait par hasard, je rencontrai un patron qui partageait cette opinion. J'étais disposé à travailler, et lui plus disposé encore à me faire travailler. Je croyais apprendre une profession. En réalité, j'avais fait renvoyer deux hommes. Je pensais que le patron voulait faire de moi un électricien; en fait, il faisait de moi cinquante dollars de bénéfice mensuellement. Les deux hommes dont j'avais pris la place recevaient quarante dollars chacun par mois; et moi je faisais le travail de deux pour trente dollars par mois.

Le patron faillit me faire crever à la tâche. On peut aimer les huitres, mais si l'on en prend trop à la fois, on risque d'en perdre à jamais le goût. C'est ce qui m'arriva. L'excès du labeur me rendit malade. Je ne voulais plus rien savoir du travail manuel. Je le fuyais comme la peste. Je me fis vagabond, demandant mon chemin de porte à porte à travers les Etats-Unis et suant des sueurs de sang dans les bouges et les prisons.

J'étais né dans la classe ouvrière, et maintenant, à l'âge de dix-huit ans, je me retrouvais au-dessous du point d'où j'étais parti. J'étais dans la cave de la société, dans les profondeurs souterraines dont il n'est ni beau ni convenable de parler. J'étais dans la fosse, dans l'abîme, dans le puisard humain, dans les abattoirs et les charniers de notre civilisation. C'est la partie de l'édifice de la société que celle-ci ignore à dessein. Le manque de place empêche de m'y attarder. Je me contenterai de dire que les choses que j'y vis me remplirent d'un terrible effroi.

Cet effroi se mua en pensée. Je voyais les simplicités nues de la civilisation compliquée dans laquelle je vivais. La vie était une affaire d'abri et de nourriture. Afin de se les procurer, des hommes vendaient des choses. Le négociant vendait des souliers, le politicien sa dignité d'homme, et le représentant du peuple, sauf exception, naturellement, vendait sa parole; et presque tous trafiquaient de leur honneur. Les femmes, elles aussi, dans les rues ou dans le lieu sacré du mariage,



étaient enclines à vendre leur chair. Toutes les choses étaient des denrées, tout le monde achetait et vendait. Le seul produit que le travail avait à vendre était le muscle. L'honneur du travail n'avait aucun prix sur le marché. Le travail avait du muscle, et rien que du muscle, à vendre.

Mais il y avait une différence, une différence vitale. Les souliers, la parole et l'honneur pouvaient se renouveler. C'étaient des stocks impérissables. Le muscle, d'autre part, ne se renouvelait pas. A mesure que le cordonnier vendait ses chaussures, il continuait à se réassortir. Mais il n'y avait aucun moyen de remplacer la réserve de muscle du travailleur. Plus il en vendait, moins il lui en restait. C'était son seul article, et chaque jour son fonds diminuait. A la fin, si la mort ne venait pas le surprendre, il liquidait et fermait boutique. Il était un failli du muscle, et il ne lui restait qu'à descendre dans la cave de la société et y périr misérablement.

J'appris, en outre, que le cerveau était pareillement un article, différent du muscle. Un vendeur d'idées était à la fleur de sa jeunesse à cinquante ou soixante ans, et ses marchandises atteignaient des prix plus élevés que jamais, tandis qu'un ouvrier est au bout de son rouleau, ou brisé, à l'âge de quarante ou cinquante ans. J'avais vécu dans les bas-fonds de la société et ce genre d'habitation ne m'allait guère. Les conduites et les égouts étaient insalubres et l'air mauvais à respirer. Si je ne pouvais vivre au premier, peut-être me serait-il possible d'essayer les mansardes. Il est vrai que la nourriture y est chiche, mais au moins on y respirait un air pur. Donc, je décidai de vendre, non plus mes muscles, mais mon cerveau.

Alors commença une poursuite effrénée à la recherche des connaissances. Je revins en Californie et j'ouvris des livres. Puisque je voulais me procurer tout l'attirail nécessaire à un marchand d'idées, il m'était indispensable de piocher la sociologie. Ici je retrouvai, dans une certaine classe de livres, formulés en style scientifique, les simples concepts sociologiques que j'avais découverts pour moi-même. Avant ma naissance, d'autres cerveaux plus puissants que le mien avaient pensé tout ce que je pensais, bien plus encore. Je m'aperçus que j'étais socialiste.

Les socialistes étaient révolutionnaires en ce sens qu'ils luttèrent pour renverser la société actuelle et, avec les matériaux, construire la société de demain. Moi aussi, j'étais socialiste et révolutionnaire. Je me joignis aux groupes de révolutionnaires intellectuels et ouvriers, et pour la première fois je frôlai la vie mentale. J'y trouvai des intelligences vives comme l'éclair et de brillants esprits; des hommes aux cerveaux puissants et alertes, tous membres de la classe ouvrière avec des mains calleuses; des prédicateurs défroqués imbus d'idées chrétiennes mais trop vastes pour convenir à une congrégation d'adorateurs du veau d'or; des professeurs brisés sur la roue de la soumission universitaire, à la classe dirigeante et rejetés parce qu'ils voyaient trop clair et qu'ils s'efforçaient d'appliquer leur science aux affaires de l'humanité.

J'y rencontrai aussi une foi ardente dans l'idéalisme, les voluptés de l'altruisme; de la renonciation et du martyre — toutes les réalités splendides et pénétrantes de l'esprit. Ici la vie était propre, noble et vivante. Elle se réhabilitait, devenait merveilleuse et glorieuse; et j'étais heureux de vivre. J'étais en contact avec de grandes âmes qui exaltaient la chair et l'esprit au-dessus des dollars et des cents, pour qui le faible gémissement de l'enfant souffreteux des faubourgs a plus d'importance que toute la pompe et l'appareil de l'expansion commerciale et de l'empire du monde. Tout autour de moi je voyais la noblesse du but à poursuivre et l'héroïsme de l'effort, et mes jours étaient ensoleillés et mes nuits étoilées. Je vivais dans le feu et dans la rosée et, devant mes yeux, flamboyait sans cesse le Saint-Graal, le sang brûlant et humain du Christ, gage de secours et de salut après la longue souffrance et les mauvais traitements.

Et moi, pauvre fou, je croyais que tout cela n'était qu'un avant-goût des délices de vivre que je découvrirais bien au-dessus de moi dans la société. J'avais perdu bien des illusions depuis le jour où j'avais lu des romans de la Bibliothèque des Bains de Mer traitant de la vie du ranch californien. J'étais destiné à en perdre encore beaucoup d'autres.

Comme marchand d'idées, j'eus du succès. La société m'ouvrait ses portes toutes grandes. J'entraî tout de suite dans le salon et fus vite désillusionné. Je me mettais à table avec les maîtres de la société, et avec



leurs femmes et leurs filles. Je vous accorde que les femmes portaient de superbes robes; mais, à ma surprise candide, je découvris qu'elles étaient pétries du même limon que toutes les autres femmes que j'avais connues dans les bas-fonds. « Mme la Colonnelle » et Judy O'Grady (1) étaient sœurs sous leurs peaux et sous leurs robes.

Ce n'est pas cela, cependant, autant que leur matérialisme, qui choque. Il est vrai, ces femmes belles et bien drapées, caquetaient de leur doux petit idéal et de leur chère petite moralité; mais, en dépit de leur bavardage, la note dominante de la vie qu'elles menaient était le matérialisme. Et elles étaient si sentimentalement égoïstes! Elles participaient à toutes sortes de mignonnes œuvres charitables, et elles en parlaient à bouche que veux-tu, alors que tous leurs mets choisis et leurs beaux habits étaient achetés avec des dividendes souillés par le sang d'enfants anémiés au travail, par la sueur d'hommes surmenés et par le fard des prostituées. Lorsque je leur mentionnai ces faits, croyant en ma candeur que ces sœurs de Judy O'Grady se dépouilleraient immédiatement de leurs bijoux et de leurs soies tachées de sang, elles se montèrent et se mirent en colère, et me lurent des prônes sur le manque d'économie, l'amour de la boisson et la dépravation innée qui causaient toute la misère dans les bas-fonds de la société. Je leur fis remarquer que je ne voyais pas bien comment c'était la prodigalité, l'intempérance et la dépravation d'un enfant de six ans, mourant à moitié de faim, qui le faisaient travailler douze heures toutes les nuits dans une fabrique de coton du sud de l'Amérique; au lieu de me répondre, les sœurs de Judy O'Grady se mirent à attaquer ma vie privée et me traitèrent d'« agitateur ».

Je ne réussis pas mieux avec les maîtres eux-mêmes. Je m'étais attendu à trouver des hommes propres, nobles et vivants, avec un idéal à l'avenant. J'allai çà et là parmi les hommes en place: prédicateurs, politiciens, hommes d'affaires, professeurs et éditeurs. Je mangeais de la viande avec eux, je buvais du vin avec eux, je montais dans leur automobile et je les observais. J'en trouvai un certain nombre, il est vrai, qui étaient propres et nobles; mais à de rares exceptions près, ils n'étaient pas vivants. Je crois vraiment, en toute sincérité, que j'aurais pu compter les exceptions sur mes dix doigts. Lorsqu'ils ne vivaient pas de la vie de la pourriture, lorsqu'ils ne remuaient pas comme de la charogne, ils n'étaient que des morts sans sépulture, propres et nobles, ressemblant à des momies bien conservées, mais sans vie.

Sous cette restriction, je dois une mention spéciale aux professeurs que j'ai rencontrés; hommes qui réalisaient dans leur vie de l'université en décadence « la poursuite sans passion d'une certitude sans passion ».

A part ceux-là, j'ai rencontré des hommes qui invoquaient le nom du prince de la paix dans leurs diatribes contre la guerre, et qui mettaient des fusils dans les mains des Pinkertons (2) pour abattre des grévistes dans leurs propres usines. J'ai vu des hommes incohérents dans leur indignation contre la brutalité de la boxe se faire complices des fraudes alimentaires qui tuent chaque année plus d'enfants que n'en a massacré Hérode aux mains rouges.

Dans les hôtels, les clubs et les habitations, ainsi que dans les wagons de luxe, sur les sofas des steamers, j'ai causé avec des capitaines d'industries, et j'étais stupéfié de voir combien peu ils avaient pénétré dans le royaume de l'intelligence. D'autre part, j'ai découvert que leur intelligence, dans le sens des affaires, était anormalement développée, mais que leur moralité, quand il s'agissait d'affaires, était nulle.

Tel gentleman respectable, aux traits raffinés d'aristocrate, n'était qu'un homme de paille prêtant son nom à des sociétés qui clandestinement dépouillaient des veuves et des orphelins. Tel autre, qui collectionnait de belles éditions et encourageait la littérature, donnait des pots-de-vin à un personnage aux bajoues épaisses et aux sourcils noirs, patron d'une combinaison municipale. Cet éditeur, qui publiait des annonces de produits pharmaceutiques brevetés et n'osait imprimer la vérité dans son journal au sujet de ces sales drogues par crainte de perdre son client,

(1) Judy O'Grady: nom irlandais appliqué par les Américains aux femmes qui s'occupent de basses besognes, servantes, femmes de peine, etc...

(2) Gardes privés.





me traita de sale démagogue parce que je lui avais dit que l'économie politique qu'il concevait était surannée et que sa biologie était contemporaine de celle de Pline.

Ce sénateur était l'outil, l'esclave, la marionnette d'un gros patron illettré d'une combinaison politique; de même ce gouverneur et ce juge de cour suprême; et tous trois voyageaient gratis en chemin de fer. Tel homme qui parlait posément et sérieusement des beautés de l'idéalisme et de la bonté de Dieu, venait de rouler et trahir ses associés dans une grosse affaire. Tel autre, pilier d'église et généreux bienfaiteur de missions étrangères, faisait travailler ses vendeuses dix heures par jour pour un salaire de fa-

mine et encourageait directement la prostitution. Cet homme-ci, qui dotait de chaires les universités, se parjurait devant les tribunaux pour une affaire de dollars et de cents. Tel magnat des chemins de fer reniait sans vergogne sa parole de gentilhomme et de chrétien, en accordant des ristournes secrètes à l'un des deux capitaines d'industrie engagés ensemble dans une lutte à mort.

Partout c'était pareil: crime et trahison, trahison et crime — des hommes qui vivaient mais n'étaient ni propres ni nobles, d'autres qui l'étaient mais ne vivaient pas. Puis il y avait une masse immense désespérée, ni noble, ni vivante, mais simplement propre. Elle péchait non pas positivement ni délibérément, mais passivement et par ignorance, en tolérant l'immoralité courante, dont elle profitait. Si elle avait été noble et vivante, elle n'aurait pas été ignorante et elle eût refusé de prendre sa part dans les bénéfices provenant de la trahison et du crime.

Je découvris que je n'aimais point vivre dans le salon de la société. Intellectuellement, je me rasais. Moralement et spirituellement, j'étais dégoûté. Je me souvenais de mes idéalistes et de mes intellectuels, de mes prédicateurs défroqués, de mes professeurs révoqués et de mes ouvriers, d'esprit propre et possédant la conscience de classe. Je me rappelais mes jours ensoleillés et mes nuits étoilées, quand la vie n'était qu'un enchantement fantastique, un paradis spirituel d'aventure altruiste et de roman moral. Et je voyais devant moi, toujours brûlant et flamboyant, le Saint Graal.

Alors je revins à la classe ouvrière, où j'étais né et à laquelle j'appartenais. Je ne me soucie plus de grimper. L'imposant édifice de la société au-dessus de ma tête ne contient plus aucune attraction pour moi. C'est la fondation qui m'intéresse. Là, je suis heureux de peiner, levier en main, épaule contre épaule, avec des intellectuels, des idéalistes, des ouvriers conscients, donnant un coup de temps à autre et ébranlant tout l'édifice. Quelque jour, quand nous serons un peu plus nombreux, et que nous aurons quelques leviers de plus pour travailler, nous renverserons l'édifice et avec lui toute sa vie de pourriture et ses cadavres ambulants, son monstrueux égoïsme dont il est imprégné. Alors nous nettoierons la cave et bâtirons une nouvelle habitation pour le genre humain, où il n'y aura plus ni salon, ni rez-de-chaussée, où toutes les chambres seront gaies et claires et où l'air qu'on respirera sera propre, noble et vivant.

Telle est ma perspective. Je vois dans l'avenir une époque où l'homme se soutiendra sur quelque chose de plus digne et de plus haut que son ventre, où il aura de plus nobles motifs que ceux d'aujourd'hui qui n'ont pour but que la satisfaction des appétits. Je garde ma foi dans la noblesse et l'excellence de l'homme. Je crois que la douceur spirituelle et l'altruisme viendront à bout de l'immonde glotonnerie de nos jours. Et, ceci est mon dernier mot, j'ai foi en la classe ouvrière. Comme un Français l'a dit un jour: « L'escalier du temps résonne sous les sabots qui le grimpent, tandis que les souliers vernis le descendent. »

JACK LONDON.

Newton, Iowa, novembre 1905.

Traduction de Louis Postif, dessins de Georg Grosz.

LA TRAITE DES MUSES



sont portés sur son nom, alors que M. Jonnart, ex-ambassadeur au Vatican, en récoltait seize et pouvait endosser l'habit vert.

« L'Action Française » jette naturellement de hauts cris. Daudet, le gros boyau culier et le « Bavard de la Montagne » en avait mis pourtant un sacré coup en faveur du patron, et nous nous réjouissons même souventes fois, à voir l'ardeur et la pertinacité (pour parler comme ces messieurs) avec lesquelles nos braves royalistes qui n'eurent pas autrefois de mots assez durs pour l'Académie Française, cherchaient maintenant en fils soumis et respectueux à y députer l'un des leurs.

Leur désir était si vif, si ingénu, que nous regrettons presque l'élection de cette vieille putain démocratique de Jonnart. N'eût-il pas été piquant en effet de voir le farouche Maurras apologiste du coup de force, siéger gravement dans l'antique assemblée qui, pour être de fondation royale, a bigrement couché depuis quelques décades avec « la Geuse » !

Consolons-nous. M. Maurras, candidat retoqué, va sans doute remettre ça à l'une des plus prochaines vacances. Cette grande âme fera bien sagement ses petites visites de candidature et Daudet lui passera bien quelques dossiers de police, histoire de décrocher les voix d'immortels hésitants.

Ne serait-il pas dommage, en effet, de ne pouvoir inscrire sur la tombe du premier ministre raté de l'infortuné Philippe, la paraphrase de l'épithaphe du fin Piron :

« Ci-git Maurras qui ne fut rien
« Qu'un académicien. »



Clément Vautel, le pitre du *Journal*, se dessalera-t-il ? Commentant la découverte de l'avion sans pilote et les superbes applications militaires que notre « civilisation » ne manquera pas d'en faire, il évoque pour la prochaine « dernière guerre » qui, dit-il textuellement, « est en marche et que rien ne saurait arrêter » (*Journal* du 19 avril 1923), des massacres de civils et des destructions de capitales, extrêmement pépères.

« Nous n'avons pas fini de rire, conclut-il, avec la science et la démocratie. »

Tiens, tiens, Clément ! finie la république athénienne ! Alors quoi ? les soviets, le Roy ? Faut-il que la perspective de recevoir des tonnes d'explosifs dans les salles de rédaction, où tu sais si bien faire la guerre, te trouble la cervelle !

C'est qu'il devient terrible notre Vautel. Ne le voilà-t-il pas qui comprend que les couturières se mettent en grève (il en profite naturellement pour placer quelques-uns de ces sous-entendus cochons dont il a le secret),

C'en est fait, tout au moins pour un bout de temps. M. Charles Maurras, la Minerve à barbe de l'Action Française, a pris la tape. Huit voix d'immortels seulement se

pour obtenir un salaire qui leur permette de vivre, si elles sont réduites à leurs seules ressources, sans faire le trottoir.

Clément deviendrait-il bolchevik ? Que non. Nous connaissons le bonhomme. Pour mieux piper son lecteur, pour mieux gagner sa pâte, l'animal affecte parfois l'impartialité, oh ! une pauvre petite impartialité paradoxale de revuiste. On a beau être attaché à sa niche avec des saucisses, si vous croyez que c'est drôle d'être rigolo, satirique et sagace tous les jours que Dieu fait !



Après le porte-fanion « Binet de Valmer », un autre suisse : le sieur Louis Dumur, se mêle de donner des leçons de patriotisme aux Français. Alors que l'un nous le fait à l'héroïsme sur le front et au « Pan sur les Boches ! », l'autre nous le fait à l'héroïsme à l'arrière et au « Pan sur les défaitistes ! »

Le sieur Dumur qui infecte de sa présence le *Mercur* de France de feu Rémy de Gourmont, et à qui nous devons ces impérissables chefs-d'œuvres : *Nach Paris* et *Le Boucher de Verdun*, consacrés, l'un aux atrocités allemandes (à quand le *Nach Essen*, par un Dumur boche ?), l'autre aux orgies du Kronprinz, vient donc de faire paraître un roman : *Les Défaitistes*, où, non content de tripoter le cadavre de Mata Hari à l'instar du commandant Massard, plus gâteux encore que sadique, il ressuscite l'affaire du *Bonnet Rouge* et met nominativement en cause dans son « œuvre d'imagination », des défaitistes notoires comme ce brave Pioch ou André Morizet.

Ce triste coco de Dumur qui était, avant la guerre, pacifiateur et internationalard (il avait longtemps vécu en Allemagne) vient tout de même de se faire moucher, et de la belle manière.

Je ne puis résister au plaisir de citer, ici, la conclusion de l'article que Jean Galtier-Boissière lui consacre dans son *Crapouillot*, où l'on aimerait bien plus souvent des lignes de cette verve.

« Si j'étais à la place de MM. Pioch, Morizet et tutti quanti, savez-vous comment je rendrais à M. Dumur la monnaie de sa pièce ? Voici : j'écrirais un roman et le personnage principal dudit roman serait un écrivain de petite notoriété, pacifiste et germanophile. Un jour, pris de coliques et désireux de séduire enfin dame Fortune, cet écrivain deviendrait subitement belliciste et bochophage. Il profiterait de ses relations dans les milieux d'avant-garde pour espionner, et puis, un jour, sous prétexte d'écrire un roman à scandale, il traînerait ses anciens copains dans la boue... »

« Je camperais en somme, en pied, un type de parfait salaud. Et puis, ce parfait salaud, je l'appellerais, toujours dans mon roman : Dumur (Louis). »

« Tout simplement ».

Et vous verrez que le Dumur encaissera sans broncher ce coup de pied quelque part, car les droits d'auteur pansent bien des blessures.

CHIL.

LE CINEMA ET L'ENSEIGNEMENT

Il convient maintenant d'examiner le problème à la solution duquel est attaché, dans l'avenir, tout le succès du film d'enseignement et sa rapide réalisation pratique.

Ce problème se présente sous deux aspects : l'un industriel, l'autre universitaire.

Le premier soulève encore deux difficultés graves : l'amortissement et le coût du support.

L'amortissement du film d'enseignement est actuellement impossible en raison de la hausse considérable du prix de revient. Il faut bien se souvenir que si, le plus souvent, un bon film d'enseignement ne revient pas aussi cher à établir qu'un film ordinaire, comédie ou drame, il ne saurait trouver un aussi certain placement dans les salles. D'autre part, s'il est établi de manière à pouvoir « passer » en public, comme documentaire, c'est inévitablement aux dépens de sa bonne adaptation aux besoins de l'enseignement.

Il y a mieux. En admettant qu'il soit possible d'amortir un film d'enseignement, il est certain que les industriels ne voudraient pas courir le risque de voir leurs copies détériorées par incapacité (faute de préparation) ou manque de soin. Car, soumise à tant d'épreuves, à tant de manipulations, qui pourrait affirmer que la pellicule ne serait pas rendue rapidement inutilisable ?

Il n'est pas jusqu'à la nécessité, pour satisfaire aux besoins d'un tel roulement, de l'établissement d'un nombre considérable de copies qui ne soit un obstacle à la réalisation de ces films, et ne rebute l'industriel.

En dehors de la réorganisation de la société, sur des bases profondes, il y aurait bien une solution immédiate : c'est que l'Etat consentit à prendre à sa charge le risque de non-amortissement des films. Mais dans l'état désastreux des finances actuelles, avec une Chambre préoccupée seulement de satisfaire à l'impérialisme et au militarisme des maîtres qu'elle s'est donnée, on comprend qu'on soit plus pressé d'affecter les derniers fonds de bas-de-laine au Ministère de la Guerre qu'à celui de l'Enseignement.

Pour le présent, il semble donc qu'il serait indispensable, dans l'intérêt du film d'enseignement, que les industriels missent leurs efforts en commun pour diminuer les risques et consentissent même, au besoin, un léger sacrifice. Qu'ils ne disent pas surtout qu'ils ne sauraient le faire, car ils traversent une ère de difficultés. Ils ont connu des années prospères, incomparablement. Cette prospérité n'a pas duré par leur faute, c'est qu'ils ont manqué de psychologie et qu'ils ont été trop préoccupés de profit immédiat.

**

L'aspect universitaire du problème n'est pas moins complexe.

Plusieurs nécessités s'affirment tout d'abord : l'établissement d'un répertoire et d'un classement méthodique de tous les films documentaires déjà existants et utilisables ; la coordination et l'organisation de l'emploi de ces films grâce à l'aménagement approprié des salles, et l'éducation du personnel.

L'inventaire des films documentaires existant aussi bien en France qu'à l'étranger, est un instrument indispensable. Jusqu'à hier, il n'existait que les répertoires établis par Pathé et Gaumont, d'ailleurs insuffisants. On conçoit qu'un tel travail nécessite une étude approfondie, longuement méditée, puisqu'il doit servir de base à un mouvement dans quelques années formidable. Un faux départ risque de tout compromettre. Or,

ce répertoire est en cours d'établissement depuis de longs mois grâce à l'initiative d'une société qui s'est fait une spécialité de tout ce qui touche à l'organisation pratique de l'enseignement par le cinéma (C. U. C.). Ce répertoire comporte tous les renseignements nécessaires : analyse des films, dates d'édition, métrages, auteurs, etc.

Il reste encore à élaborer le programme d'une série de films à tourner en vue d'une utilisation précise. La besogne est, ici, très délicate et demande à être accomplie par des spécialistes, après de nombreuses études et réflexions.

Il faut se souvenir, tout d'abord, que le film d'enseignement doit être utilisé seulement comme *auxiliaire*. Car, en supposant même que, comme l'a exposé déjà M. Hollebecque, tous les sujets étant traités, il soit possible de présenter à l'enfant assez d'images pour ne pas déformer sa connaissance de l'univers, un autre danger serait à craindre. Il se produirait pour le nouvel enseignement le même inconvénient qu'on observe dans le système actuel où domine le verbalisme : l'abus des images — comme l'abus des mots — entraverait l'effort de l'intelligence. Tandis que le maître, séduit par la beauté expressive des films, serait fatalement incliné à se décharger sur eux d'une part de sa besogne, l'écouler, très vite accoutumé au passage des vues, cesserait de les considérer avec curiosité et de tendre vers elles son attention passionnée. Leur fréquence, la facilité avec laquelle elles viennent se placer devant son regard créeraient bientôt en lui une sorte d'automatisme cérébral, son esprit ne pouvant être sur le qui-vive perpétuel qui permet de les saisir et de les enregistrer... La séance cinématographique ne doit pas devenir, semblable-t-il, le corollaire obligatoire de chaque leçon, mais condenser en une seule fois, et à temps fixés, une série d'enseignements ; elle doit grouper autour d'une série d'images, reliées entre elles par une signification commune, un certain nombre de connaissances que l'école a coutume de répartir entre divers enseignements.

Il convient donc que les films soient aussi complets que possible, car il faut qu'on puisse envisager leur utilisation aussi bien pour les enseignements secondaires et supérieur que pour l'enseignement primaire.

Voici, notamment, à titre d'exemple, comme M. Collette a prévu l'intervention du film dans un exercice de composition à l'école primaire : lorsque les élèves ont nommé les choses et énoncé les actions représentées par la projection animée, le travail de composition devient facile et agréable. Des films représenteront des actions simples, peu rapides, de manière que les enfants puissent facilement en saisir les divers mouvements, et des choses se trouvant dans un milieu différent de celui dans lequel se trouvent les élèves.

Exemple : *Un Laboureur au travail.*

Choses : champ, charrue, sillon, soc, etc.

Etres : laboureur, attelage, oiseaux, etc.

Actions : guider l'attelage, maintenir la charrue, le soc coupe la terre, retourne, etc.



On obtient de la sorte la petite composition orale suivante :

« Le laboureur guide son attelage. Deux robustes chevaux tirent la charrue. Le soc coupe et retourne la terre. Les oiseaux suivent le laboureur dans les sillons et saisissent les larves.

« Le laboureur prépare la moisson prochaine. »

Cet exemple est assez suggestif. Et il n'est pas question ici des films particulièrement scientifiques qui s'adresseront aux Facultés. Ces films pourront être internationaux et s'amortir par leur placement dans toutes les universités du monde. Il y a quelques mois, l'Amérique nous a communiqué notamment des films chirurgicaux d'un extrême intérêt. Il est évident que dans un tel domaine jouera la concurrence, puisque la facilité de participer à l'enseignement de tel maître remarquable décidera du choix et du succès même des films. D'autre part, dans tous ces cas particuliers, les Facultés elles-mêmes pourraient intervenir et encourager pécuniairement si c'est nécessaire, toutes les tentatives intéressantes (cela a été fait, par exemple, récemment, pour l'édition universitaire du film *Pasteur*).

Il ressort donc comme normal que les programmes de tels films doivent être composés par les professeurs et les membres de l'Université. Il n'y a là aucune difficulté sérieuse.

Reste l'aménagement des salles et l'éducation du personnel.

En ce qui concerne les campagnes, la question apparaît peu complexe. Il s'agit seulement de distinguer entre les communes celles qui ont l'électricité. La salle est facile à aménager : des rideaux, un écran.

Quant aux communes sans électricité, il serait facile de les grouper de façon à être desservies par un système ambulant rattaché, par exemple, au centre académique de chaque province.

Dans les grandes villes, les expériences déjà tentées, paraissent incliner en faveur d'un système de groupes scolaires, possédant chacun leur personnel technique attaché à une seule salle par groupe. C'est ce qui se fait déjà en Belgique et en Hollande.

Quant à l'éducation du personnel, elle nécessitera l'organisation de cours spéciaux dans les écoles normales d'instituteurs. Car il est certainement plus avantageux que, dans les groupes importants, la leçon soit faite par un éducateur spécialisé. Cette initiation particulière des instituteurs au maniement des appareils et à la leçon cinématographique est, d'ailleurs, actuellement liée à la question du prix du support trop élevé pour courir les risques d'une manipulation défectueuse, partant, d'une détérioration rapide.

En tous cas, avec un répertoire complet et méthodique, la répartition des films entre les groupes ou les communes serait facilement réalisée au centre académique de chaque province.

Par cet exposé, quoique incomplet, on peut envisager, dans son ensemble, l'état actuel du problème de l'enseignement par le film tel qu'il est posé par l'organisation capitaliste. Il n'en reste pas moins que, d'une façon générale, l'industrie méprise trop l'Université et réciproquement.

Si l'on veut obtenir des résultats immédiats et précis, il est indispensable d'obéir à une méthode rigoureuse et de considérer d'ensemble la réforme à accomplir. Jusqu'à ce jour, ou à peu près, les initiatives privées ont donné, seules, les plus intéressants résultats pratiques et font que le temps n'est pas absolument perdu. Mais pouvons-nous espérer d'un régime qui s'est lui-même condamné à mort, les moindres réalités durables ?

LÉON MOUSSINAC.

POÈMES

AU COUCHER DU SOLEIL

Comme la mort pourtant lointaine
M'obsède étrangement,
Au coucher du soleil
Suspendu au-dessus de moi.

J'entends dans le rougeolement du ciel,
Le son des trompettes, le roulement des tambours ;
De beaucoup de blessures
Le sang coule sur moi.

La fumée des villages incendiés
Couvre tout le pays,
Le souffle des hommes mourants
Me frôle la main.

Des nuages rouges tombe
La haine dans le Temps.
O nuit, viens et remplis le monde
De ténèbres.

LE MINEUR

Quand mon pic s'enfonce dans la nuit du roc
Et que la flamme jaillit des profondeurs,
Résonne en mon cœur la chanson grave de la terre
— De ma terre qui me donne mon pain

Alerte compagnon, mes ténèbres
Recèlent le charbon, que ton bras libère,
Qui de son éclat joyeux et de sa puissance
Éclaire et réchauffe ta vie.

Mon puits est le symbole de ton existence,
Car toi aussi tu es le roc et la nuit lourde,
Qui, en sa profonde obscurité, recèle
Lumière et chaleur pour le Monde Nouveau.

LA ROUTE

Les plaines se déroulent devant sa marche,
Les montagnes et les maisons se pressent contre elle,
Mais la route, tel un homme orgueilleux et altier,
Les rejette derrière elle de son pas hautain.

Indifférente, elle pénètre dans le monde,
Soufflète en pleine face forêts et villes,
Boit l'éclat du soleil et la lumière des étoiles
Ainsi qu'un vin délicieux.

Des auberges ensommeillées et clignotantes
Elle ouvre brusquement la porte et les remplit de gens.
Elle est à tu et à toi avec les mendiants et les princes
Et agit sur eux comme un puissant Esprit.

Tu crois qu'elle conduit au firmament
Où les vents se tiennent en cercle
Et penchent leurs regards sur la terre chétive
Où brûle la flamme des désirs...

Tu prends ton bâton, d'une main tremblante,
Et — tu ne trouves que poussière, cailloux et sables.

ALFONS PETZOLD. (Traduction Alzir Hella.)

(Le poète et écrivain Alfons Petzold vient de disparaître à l'âge de quarante ans, miné par la maladie de la misère. La connaissance qu'avait Petzold des milieux ouvriers, l'ont peut-être conduit à chanter de préférence la vie et la souffrance du peuple. Mais son talent poétique ne se complaisait dans aucun cadre. Aussi, Petzold ne fut pas seulement un poète du prolétariat, il fut également, et surtout, un poète tout court.)



LE CHANT DE MIDI



Nous avons douté,
Nous avons nié,
Notre cœur s'est abîmé.

G. CHENNEVIÈRE, *Le Chant de Midi*.

Soixante-quatorzième concert... Je retourné, en esprit, vers des soirs inoubliables, repasse la chaîne déjà longue des fêtes qui ont précédé celle-ci. Je n'ai pas besoin de les faire revivre ; elles n'ont pas cessé de vivre en chacun de nous, qui étions une des cellules de cette foule attentive, conquise, compacte, unanime. Vous êtes encore là, aux galeries, à la Salle de l'Union, des Syndicats ou à la Salle Wagram, ou perdu dans l'amphithéâtre du Trocadéro. C'est l'Anniversaire Whitman, Jaurès, Beethoven ou de la Commune, la Fête de la Fraternité, de la Joie, ou l'Offrande à la Russie. Vous êtes là, comme penché sur l'assistance, bien qu'en faisant partie, pendant que la Chorale, de tout son élan, toute sa fraîcheur, toute âme et voix, jette son appel humain fondu avec celui de l'orchestre. La foule a beau se taire formidablement, possédée de part en part : vous entendez sa réponse. Ce sont les visages, les fronts qui la jettent, lucur évidente, si claire sur le fond sombre des épaules pressées comme les vagues. Au programme est inscrit le *Chant des Hâleurs de la Volga* ou le *Chant de la Forêt Sombre*, de Borodine, et voici, dès les premières mesures, que tout, autour de vous, se transfigure. La salle de meeting, la salle de danse, où nous sommes, disparaît avec son pauvre décor de carton-pâte, sa vulgarité, et, soudain, c'est une Cathédrale d'Amiens qui la remplace, avec tout un peuple de fidèles et de croyants que soulève et purifie cette voix montée du fond de son immense misère, jaillie du tréfonds même de sa vie à lui, radiuse, héroïque et pitoyable. (Je vois une autre transfiguration, plus intime que celle de la salle — je vois, dans cette humanité quotidienne, un gouffre qui se creuse, où sombre tout un vulgaire décor. A ce moment-là, l'assistance, elle aussi, n'est plus qu'un instrument qui vibre. Doyen en pourrait faire ce qu'il veut. Lorsque l'art et l'humanité se confondent à de telles profondeurs, toutes les grandes choses sont possibles, elles vont s'accomplir, s'accomplissent déjà en nous.)

Allez donc demander à ce public-là ce qu'il pense de la pauvre idée de l'art qui règne dans certains milieux révolutionnaires. Vous la connaissez, cette conception misérable, l'une des plus chères à la bourgeoisie. L'art ? Un bonbon que l'on suce lorsqu'on a la gorge sèche — une charmante distraction après les heures de travail — une mouvante image, un refrain, une saynète, propice à la digestion — ou, si vous préférez le prendre avant le repas, la petite secousse de l'apéro. Tout simplement. C'est là une notion qui cadre à merveille avec les soucis classiques, la largeur d'esprit et la générosité d'âme des lecteurs du P. P. Mais pourquoi diable, nombre de camarades semblent-ils si heureux de la partager avec eux ? Comment n'ont-ils pas flanqué par-dessus bord, avec le reste, les foutaises qui comblent l'imagination des bourgeois petits et grands ? Se figureraient-ils qu'à leur générosité de militants doit correspondre la plus parfaite mesquinerie en matière artistique ? On se demande comment tant de foi et d'enthousiasme peuvent supporter la compagnie d'une sensibilité de ronds-de-cuir.

Qu'ils aillent aux Fêtes du Peuple, ces camarades, pour savoir de quelle puissance est ce levier : l'art. C'est l'homme tout entier qu'il soulève. Aux Fêtes du Peuple,

l'art se retrempe à ses sources, obéit à sa mission (hors de laquelle il n'est que jeu vain et un peu triste), retrouve son sens vrai, qui est communion, vie nouvelle, exaltation, élan. Aux Fêtes du Peuple, on se refuse à offrir au public les bas produits que lui servent les entrepreneurs intéressés à cultiver sa bassesse. Aux Fêtes du Peuple, on lui impose les œuvres maîtresses, l'art authentique et sans concessions, parce l'on croit, comme l'on respire, qu'il n'est rien de trop beau, de trop pur et de trop haut pour le commun des hommes et qu'il faut ne lui offrir que cela, pour sa joie fortifiante.

Bientôt, à cette Fête du 12 mai, au lendemain des deux Fêtes triomphales de Rouen, ce n'est plus dans la composition d'un programme, ni seulement dans l'élan qu'il imprime à sa chorale et son orchestre, que Doyen affirmera de nouveau cette croyance, mais dans une œuvre, qui est de lui et de Georges Chennevière. L'exécution du *Chant de Midi*, festival scénique, représente le plus haut effort des Fêtes du Peuple jusqu'à ce jour.

Ce *Chant* est né de la plus intime, la plus fervente collaboration que l'on puisse concevoir. Il a grandi strophe à strophe, poème et musique animés d'un même souffle. Il a jailli, oserais-je dire, avec cette spontanéité que le mot d'« inspiration » suggère mal, à travers l'émotion communale d'un poète et d'un musicien, au cœur des années sinistres, en 1917 ; d'un poète, celui du *Printemps* et de l'*Appel au Monde*, et d'un compositeur, l'un et l'autre de force et d'envergure à traduire cette émotion dans la forme révolutionnaire qu'elle leur dictait. Ce n'est pas de l'art pour les fauteuils d'orchestre ni pour le poulaller. Ce n'est pas même de l'art pour de simples auditeurs, si bien disposés soient-ils. Ça ne se déguste pas comme un vin fin. Ça ne passe pas devant vous comme un film. C'est une œuvre qui s'adresse aux hommes. Au commun des hommes. Une œuvre qui vous requiert tout entier, ne se propose pas à vos applaudissements, mais réclame votre participation. Sans vous, elle n'est rien, ou rien de ce qu'elle veut être. Vous n'êtes plus en ce cas le spectateur ou l'auditeur, vous êtes l'œuvre et le poète et le compositeur. C'est de vous que sort le *Chant* et à vous qu'il retourne. Il est fait de votre substance. Il y a Doyen, il y a Chennevière, mais il y a vous, il y a nous tous. Mais oui, c'est eux qui vous diront quel collaborateur vous êtes, que vous ne soupçonnez guère. Les catholiques ont leur Messe, avec le plainchant et les orgues. Peut-être ne vous saviez-vous pas à même d'avoir la vôtre. Alors, attendez la surprise d'une tentative d'art de l'ordre le plus neuf et le plus fier.

Les Fêtes du Peuple ne peuvent rien sans vous. Leur existence dépend toujours de l'empressement avec lequel vous donnerez raison à leur audace, à la confiance qu'elles fondent sur votre amitié. Une salle à demi-pleine serait un fiasco. Il faut qu'elle soit toute pleine, de la rampe au faite. Mais j'ai bien tort de dire cela comme si l'on en pouvait douter. Comme si, parmi tant d'avortements et de mécomptes et de vacillations, on pouvait concevoir que fût compromise ce que j'appellerais — si l'on n'hésitait pas à se servir d'un mot roulé entre tant de doigts sales — une victoire. La victoire remportée depuis quatre ans sur l'inertie, la lassitude, l'indifférence, la mesquinerie courante, par un Albert Doyen, par un Jean Marguerite : volonté, foi, intelligence, don créateur, don de soi, obstinés dans leur élan fraternel.

Léon BAZALGETTE.

M. Aulard et la violence

M. Aulard, dans un récent discours, s'en prend aux théoriciens et aux adorateurs de la violence. Il ne peut souffrir que la Révolution française soit considérée comme une école de violence et que les bolcheviks se réclament de cette Révolution, la vieille grand-mère compromettante de nos bons démocrates assagis.

D'après lui, c'est pacifiquement que les Etats généraux de 1789 commencèrent l'attaque de l'ancien régime. Soit. Ils avaient derrière eux la grande majorité des Français. Mais ne dépassèrent-ils pas la mission qu'on leur avait confiée, ne furent-ils pas entraînés par les événements au point de tenir tête à la volonté royale et d'imposer à la Cour, par la force de leur ferme décision, leur désir d'être une constituante ? Le coup d'audace par lequel le Tiers s'érigea en Assemblée nationale ne fut-il pas une forme atténuée de la violence ? Tout geste politique audacieux qui rompt l'équilibre de la légalité ancienne et qui brise les habitudes traditionnelles n'est-il pas déjà un commencement de violence ?

A cette audace, le roi répondit en mettant l'Assemblée sous la menace de l'armée qu'il concentra autour de Versailles. Le peuple riposta par la prise de la Bastille, suivie de la révolte éparsée de la province qui contraignit les privilégiés à faire leur Nuit du 4 août. L'ère des violences était ouverte : la trahison du roi, complice de l'étranger, la menace de l'ennemi, provoquèrent la révolte du 10 août 1792 qui renversa le trône.

Puis ce fut la Terreur, mouvement de défense contre les adversaires du dedans et du dehors. M. Aulard y voit une violence authentique dont il reconnaît en son temps la nécessité. Il y a deux ou trois ans, M. Aulard nous avait déjà confié que les événements de la guerre lui avaient permis de mieux comprendre les mesures de violence du Comité de Salut public et il concède à Robespierre, qu'il représenta jadis, en face de l'idole Danton, comme un dictateur ivre d'orgueil et de domination, d'avoir été « peut-être fort peu terroriste de tempérament ». M. Aulard a bien le droit de reviser ses jugements.

Mais une sorte de pudeur démocratique l'arrête à mi-chemin. Il veut que la violence révolutionnaire, qu'il doit bien admettre, n'ait été qu'un hasard malheureux, qu'un accident peut-être évitable. Il laisse penser que l'œuvre de la Révolution s'est accomplie par la volonté du peuple souverain librement consulté, alors que le gouvernement révolutionnaire de la Convention recula jusqu'à la signature de la paix l'application de la Constitution de 1793 et suspendit les élections régulières pour instituer une dictature qui s'avouait du bien public. Il n'accorde pas dans son article toute son importance à l'efficacité de cette dictature qui permit pourtant à la Convention et aux Comités de sauver la République, de supprimer définitivement le régime féodal et de commencer une œuvre plus démocratique que celle de la Constituante, en un mot de jeter les bases de la démocratie moderne. Pour lui la violence n'a été qu'une déviation sanglante de la Révolution : « Tout ce qui, dans notre Révolution, se fonda par la violence, et par la violence seule, fut éphémère. Les institutions révolutionnaires qui ont duré furent fondées par la loi, par la volonté générale ». Qui peut dire ce que seraient devenues ces conquêtes pacifiques si la violence n'avait pas été employée à les défendre en même temps qu'elle cherchait à consolider d'autres conquêtes éphémères ?

Ne faudrait-il pas voir plus largement dans la violence le mécanisme même de la Révolution ? Que peut la

volonté générale, extrêmement difficile à saisir, et qui trouve à si grande peine le moyen de s'exprimer et de s'imposer si, en un temps où la légalité ancienne se brise et où les privilégiés du régime menacé se conjurent pour maintenir leurs privilèges, cette volonté générale n'est interprétée par une minorité consciente et décidée qui met la force à son service ? A quoi cédèrent les contre-révolutionnaires si ce n'est à la violence ? Quand la légalité, qui masque ou qui atténue les antagonismes de classes et l'exercice de la force, vient à se briser sous le coup d'une attaque révolutionnaire, le rôle que jouent la force et la violence dans les sociétés apparaît soudain en sa pleine lumière ; les habitudes et les mensonges politiques ne le dissimulent plus. On voit la force et la violence en action, elles heurtent et elles blessent, elles s'avouent, elles sont vraies. Mais au fond, si l'histoire et la vie sont alors plus sincères, il n'y a rien de spécifiquement nouveau, car nous sommes bien obligés, en dépit de tous les sophismes d'égalité et de paix sociale, de reconnaître qu'en temps ordinaire la vie sociale et la vie politique sont les résultats d'un jeu de forces jusqu'à la rupture révolutionnaire de l'équilibre de ces forces.

Est-il donc si étrange que les révolutionnaires russes qui ont pour eux l'expérience des années de combat, qui peuvent connaître la Révolution française moins minutieusement que M. Aulard, mais qui la comprennent peut-être mieux parce qu'ils cherchent à en voir l'aspect dynamique, la considèrent comme une « école de violence » et éprouvent un plaisir malicieux à reprocher leurs origines aux démocrates français plus hostiles à la dictature du prolétariat qu'à celle du capital et qui pourtant se réclament, sous bénéfice d'inventaire et avec bien des réticences pudiques, des « grands ancêtres » de l'an II ? C'est que les Russes ont estimé que l'expérience de la Révolution française pouvait éclairer leur action, c'est qu'ils y ont vu, malgré son inachèvement et ses lacunes, une grande date historique et un mécanisme d'événements qui est susceptible de se reconstruire ailleurs, au moins en ses grandes lignes. D'ailleurs, si des révolutionnaires d'aujourd'hui s'inspirent de l'expérience des révolutions politiques du passé, si le prolétariat, bien loin de renier la violence ouvrière, pense qu'il faut l'accueillir comme une tradition militante, comme un fait et s'en servir dans l'avenir comme une nécessité, faut-il pour cela leur reprocher une soi-disant adoration de la violence, une « glorification » de la violence ? Les révolutionnaires ne sont pas des adorateurs de la force. Les ingénieurs n'adorent pas les torrents de la montagne, ils les canalisent ; de même, dût leur sensibilité en souffrir, les révolutionnaires se résignent à l'emploi de la violence qu'ils veulent diriger et économiser. Elle est pour eux une arme contre d'autres armes, mais l'Internationale n'a jamais inscrit à son programme les articles codifiés d'une mystique de la violence. Seulement, ce qu'elle demande, c'est de comprendre pour mieux agir.

Sa violence n'est qu'une arme qui peut devenir sanglante, mais dont la classe ouvrière n'a pas le choix et si elle doit y recourir c'est que les démocrates d'aujourd'hui, dont M. Aulard est l'un des leaders vieillissants, ont cru que des mots magiques, des abstractions nobles et trompeuses telles que la liberté, le droit, la souveraineté populaire, la paix sociale, avaient par elles-mêmes la vertu suffisante de parfaire l'œuvre commencée par la violence de la Révolution française.

A. VALBERT.

CE QU'IL FAUT LIRE :

Pierre MAC ORLAN
MALICE

Roman

Un vol. in-16	6 »
Du même auteur :	
LE CHANT DE L'EQUIPAGE	5 50
LA BÊTE CONQUÉRANTE	5 »
LA FIN (Souvenirs d'Allemagne).....	3 »
A BORD DE L'ÉTOILE MATUTINE	6 »
LES POISSONS MORTS	6 »

J.-O. CURWOOD
LE GRIZZLY

Roman

Mis en Français par MIDSHIP

Un vol. in-16	6 »
Du même auteur :	
BARI, CHIEN-LOUP	5 »
LES CŒURS LES PLUS FAROUCHES	5 50

Jack LONDON

JERRY DANS L'ILE

Roman

Traduction de Maurice DEKOBRA

Un vol. in-16	6 »
Du même auteur :	
LE FILS DU LOUP	5 »
MARTIN EDEN	6 »

Israël ZANGWILL

Les Affranchis du Ghetto

Roman

Traduction de Jenny SERRUYS

Un vol. in-16	6 »
Du même auteur :	
CE N'EST QUE MARY-ANN	6 »
LES ENFANTS DU GHETTO	6 »
LES REVEURS DU GHETTO, Tome I	6 »
—	Tome II
—	Tome III

Voyages.

R. LAURENT-VIBERT

**Routiers, Pèlerins et Corsaires
aux échelles du Levant**

Un vol. in-16	7 »
---------------------	-----

NEEL DOFF

ANGELINETTE

Roman

Un vol. in-16	6 »
---------------------	-----

Du même auteur :

KEETJE, Trottin

Roman

Un vol. in-16	6 50
---------------------	------

En vente à la Librairie CLARTE et aux Editions CRES
21, rue Hautefeuille, Paris 6^e

COMPAGNIE PARISIENNE DE DISTRIBUTION D'ELECTRICITE

Société anonyme

au capital de 100.000.000 de francs

La Compagnie procède actuellement au placement de 215.000 bons décennaux 6 0/0 de 500 francs, remboursables le 15 mars 1933 au plus tard, dont les coupons de 15 francs nets seront payables les 15 mars et 15 septembre de chaque année, le premier coupon étant payable le 15 septembre 1923.

La Société se réserve la faculté de rembourser ces bons en totalité ou en partie, à tout moment, au moyen de rachat en Bourse au-dessous du pair, ou à partir du 15 mars 1928, au moyen de tirages au sort. Le montant des coupons et le remboursement des titres seront payés nets de tous impôts présents et futurs, ces impôts étant à la charge de l'emprunteur.

La Société s'oblige, de plus, à ne consentir aucun privilège, sous forme de garantie hypothécaire ou autre, au profit soit de l'un quelconque de ses créanciers actuels ou futurs, soit de titres, bons ou obligations qu'elle viendrait à émettre ultérieurement, sans que les bons qu'elle émet actuellement soient appelés à jouir, *pari passu*, des mêmes privilèges.

Cet emprunt, approuvé par la Ville de Paris, suivant délibération du Conseil municipal en date du 12 mars 1923, servira à constituer une avance temporaire de trésorerie, remboursable par la Ville, comme il est prévu à l'article 3 de l'avenant.

Le prix du placement est fixé à 485 francs par titre, jouissance du 15 mars 1923, payables immédiatement.

Les demandes seront servies, jusqu'à vants : Banque de Paris et des Pays-Bas, Banque de l'Union Parisienne, Comptoir

National d'Escompte de Paris, Crédit Lyonnais, Crédit Mobilier Français, Société Générale pour favoriser, etc., Banque Nationale de Crédit, Crédit Commercial de France, à Paris et dans leurs sièges, succursales et agences en France.

La notice exigée par la loi a paru au *Bulletin des annonces légales obligatoires à la charge des sociétés financières* du 16 avril 1923, n° 16.

SOCIÉTÉ DES MOTEURS SALMSON

L'assemblée extraordinaire de cette Société s'est tenue hier. Elle avait à statuer sur l'augmentation du capital de 12.000.000 à 20.000.000 par la création de 80.000 actions nouvelles de 100 fr. privilégiées 7 0/0 cumulatives et sur diverses modifications à apporter aux statuts.

Après une courte discussion, cette augmentation de capital a été votée ainsi que les modifications aux statuts. Le Conseil fixera ultérieurement la date et les modalités de cette émission.

Le rapport du Conseil signale entre autres choses la progression constante du chiffre d'affaires qui a suivi la marche suivante :

1920	12.000.000
1921	19.000.000
1922	31.000.000

Pour 1923, cette progression déjà remarquable s'accroît encore, le premier trimestre de 1923 est en augmentation de près de 5.000.000 sur la période correspondante de 1922.

Cette assemblée a été suivie d'une assemblée spéciale des porteurs d'actions de jouissance qui a ratifié à l'unanimité les décisions prises par l'assemblée extraordinaire.

BANQUE DE L'UNION PARISIENNE

L'assemblée générale des actionnaires de la Banque de l'Union Parisienne qui s'est tenue le 20 avril 1923, a approuvé les comptes de l'exercice 1922.

Les bénéfices bruts de l'exercice s'élèvent à Frs 22.220.181,05 dépassant de Frs 2.595.676,43 ceux de 1921.

Les charges s'élevant à Frs 9.733.477,25, les produits nets de l'année ressortent à Frs 12.486.703,80.

L'Assemblée a décidé, suivant la proposition du Conseil, de fixer le dividende à Frs 35 par action, tout en dotant de Frs 1.140.013,32 le compte « Report à nouveau » qui s'élèvera ainsi à Frs 5.523.943,84.

Un acompte de 10 francs ayant été distribué en janvier dernier, le solde, soit 25 francs, sera payable, sous déduction des impôts, à partir du 1^{er} juin prochain.

MM. Philippe Vernes et William d'Elchthal, administrateurs sortants, ont été réélus.

L'assemblée a ratifié la nomination comme administrateur de M. Joseph Courcelle en remplacement de M. Max Boucard, décedé au cours de l'année 1922.

MM. G. Feray et A. Barriol ont été nommés commissaires des comptes.

ECONOMISONS sur le prix de notre nourriture en faisant chaque jour un repas complet, délicieux et vite préparé avec la

Frumine

**ALIMENT INTÉGRAL VITAMINÉ
23, Faubourg Saint-Honoré, PARIS**

Envoi province franco contre mandat ou remboursement. Deux tablettes repas, 2 75 La boîte de poudre, 6 50